

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Évasion/Réclusion

Judith Cowan

Volume 31, Number 3 (183), June 1989

Strangers in paradise / Étranglés au Québec?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31721ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cowan, J. (1989). Évasion/Réclusion. *Liberté*, 31(3), 57–63.

JUDITH COWAN

ÉVASION/RÉCLUSION

Quand je suis arrivée à Trois-Rivières en 1973, j'ai commencé par créer mon propre isolement. D'ailleurs, je n'avais jamais eu la moindre intention d'écrire en français. J'allais écrire en anglais parce que c'était ma langue, une langue riche, souple et permissive. Le français était pour les communications de tous les jours, mais pas pour les plaisirs de l'esprit. Bien sûr, je voulais explorer la réalité québécoise, connaître son âme, mais je ne songeais certainement pas à écrire dans cette langue, si difficile même à parler comme il faut. Et dès le départ, mes bonnes intentions, fragiles, ont cédé à ma paresse naturelle et à mes tendances culturelles profondes. J'ai commencé par me cantonner dans ma langue et mes habitudes.

En dépit de l'idéalisme qui avait motivé, en partie, mon départ de l'Ontario, j'ai trouvé qu'après tout, ce n'était pas si nécessaire que je m'adapte. Ce fut trop facile de me complaire dans une certaine excentricité; en fait, je ne m'étais jamais vraiment adaptée à l'Ontario non plus. Depuis longtemps, j'étais en fuite devant la réalité nord-américaine et dans cette ville, la plus francophone du continent, dans une société qui offrait déjà une place toute faite pour une maîtresse d'école vaguement irlandaise et nettement livresque, je n'avais qu'à assumer mon rôle. Au Québec, tout le monde a «une tante irlandaise». Je n'avais pas à devenir une Québécoise après tout; je pouvais être une Irlandaise. D'une certaine façon, c'était plus facile qu'en Ontario; personne ne s'attendait à ce

que je m'intègre à la majorité. Et je me suis bâti une tour, non d'ivoire, mais de livres.

L'église St. James, dans la rue des Ursulines, est l'église la plus ancienne de la ville; avant d'être vendue aux Anglicans, elle était l'église des Récollets, et c'est dans une des salles de son presbytère qu'a été signée la reddition de la ville de Trois-Rivières aux forces anglaises. De nos jours, elle a de moins en moins de paroissiens et, chaque année, une nouvelle famille quitte la ville. Jusqu'à l'année dernière, une vieille dame gentille habitait le presbytère et s'occupait de la vente par l'église des livres usagés laissés par les familles qui étaient parties. Sans le savoir, Mrs. Kendall, née dans le Yorkshire, en Angleterre, et décédée à l'âge de quatre-vingt-douze ans à Trois-Rivières, a contribué à mon évolution intellectuelle — et à mon isolement culturel et linguistique. Instinctivement, elle manifestait ce que Northrop Frye appelle *a garrison culture* — elle se trouvait aux colonies et elle était consciente de son devoir d'aider ceux qui, comme elle, vivaient entourés d'une réalité étrangère et non pertinente. Par solidarité, par bonté, Mrs. Kendall vendait les livres à un prix vraiment dérisoire: dix cents pour un livre à couverture légère et vingt-cinq pour un livre cartonné. Pendant les quinze années où j'en ai profité (et probablement pendant d'innombrables années avant mon arrivée) le prix n'a jamais changé, avec le résultat que je sombre maintenant sous le poids de tous les livres que j'ai glanés sur les traces de ceux qui partaient.

J'ai donc été longtemps fidèle à la résolution de m'adapter; je parlais français pour les besoins de tous les jours et puis je m'enfermais chez moi pour lire un vaste choix d'écrivains britanniques et américains, populaires au milieu du siècle, mais pour la plupart oubliés depuis. Allongée sur le canapé du salon, je dévorais les œuvres d'auteurs comme Elizabeth Goudge, Elizabeth Bowen, James Hilton et A.E. Coppard — des livres assez réussis pour avoir été choisis autrefois par le *Book-of-the-Month Club*, mais pas assez marquants pour qu'on en parle souvent aujourd'hui. Ils étaient solides, ils me sécurisaient. Quelles que fussent leurs intrigues, ils reflétaient

tous une grande sécurité culturelle, une conviction que rien ne change et rien ne changera dans les pays anglo-saxons. Pour ces auteurs, le Canada, anglais ou français, n'existait pas, et par leur indifférence superbe, ils m'offraient un refuge facile et me permettaient d'ignorer la réalité. Comme une naufragée sur une île déserte, je cherchais simplement à m'assurer qu'au delà, le monde existait (et donc que j'existais) et je lisais n'importe quoi. De cette façon, pendant un bon nombre d'années, je suis restée à l'écart de mes voisins trifluviens.

Outre mes lectures d'évasion/réclusion, j'avais un loisir qui ne m'aidait guère à me socialiser davantage. Quand je sortais de mon salon et de mon sédentarisme, c'était pour faire de l'équitation, seule, dans les bois. Un jour, après je ne sais combien d'années, je suis allée me promener sur ma grande jument, dans les broussailles, derrière l'aéroport, et j'y ai rencontré un monsieur sur un très grand cheval blanc. C'était rare de rencontrer un autre cavalier et, quand cela arrivait, il s'agissait le plus souvent d'un cow-boy dans le style de Saint-Tite. C'est pourquoi je fus très étonnée de rencontrer, dans un petit sentier, ce personnage splendide sur un cheval militaire. Il montait à l'européenne et semblait bien vouloir parler de la littérature. Nous nous sommes promenés ensemble, nous avons discuté. C'était Jean Panneton. Par la suite, il m'a présentée à une petite société d'écrivains d'ici. Dorénavant, je pouvais sortir de chez moi de temps en temps sans aller rôder dans les bois, pour aller manger au restaurant avec des gens qui écrivaient et qui lisaient des livres.

Ce fut un très grand plaisir de me sentir un peu moins marginale, un peu plus en contact avec la communauté, avec un groupe d'amis qui me ressemblaient au moins sur un point. Cependant, j'étais dans une catégorie à part. Même si je fréquentais les lancements, si j'achetais leurs œuvres, si je les lisais, qu'avais-je à leur offrir en retour? J'avais beau leur dire que j'avais traduit beaucoup de poésie québécoise, ils n'avaient pas besoin de lire des traductions de leurs propres poètes. Il aurait été inutile de leur parler de mes poèmes, puisqu'aucun n'avait jamais été publié — au large de mon île

déserte je n'avais vu à l'horizon que des éditeurs de langue française et j'étais trop paresseuse, trop insulaire déjà, trop désespérée pour chercher plus loin. J'étais depuis longtemps en marge de la réalité sociale qui m'entourait, et je me sentais toujours en quelque sorte inexistante.

Je me souviens très bien de mon étonnement quand un de mes poèmes a été accepté pour publication dans la revue *Matrix*, de Lennoxville. Cela voulait dire que je n'étais plus seulement une traductrice. Dorénavant, je pouvais dire que j'avais publié un poème. Mais en même temps la frustration s'installait; je ne pouvais montrer le miracle à personne. C'était en anglais. Personne de mon entourage n'allait le lire, à moins de faire un effort spécial, par politesse. C'était de l'autre solitude, d'au delà de l'horizon; mes écrits ne faisaient pas partie de la réalité immédiate. Malgré mes amis, je me trouvais toujours sur mon île.

Pendant cette période, je vivais dans le vieux Trois-Rivières, où il y avait un orme vieux de trois cents ans. L'orme était célèbre, bien-aimé — et atteint de la maladie hollandaise. Un jour, en regardant par ma fenêtre cet arbre qui allait mourir, j'ai imaginé un poème en français, sans aucun effort, ni même l'intention d'écrire un poème. C'était un poème pour mes amis trifluviens. Je suppose que j'étais prête à faire le saut depuis longtemps et que le poème m'est venu pour m'aider à plonger dans la mer. J'étais fatiguée, en définitive, de parler pour moi-même et à moi-même, d'écrire sans écho. J'ai cédé au besoin de m'adresser à la collectivité qui m'entourait, parce que je voulais être comprise. Quand j'ai osé montrer le poème à Jean Panneton, il a accepté de le publier dans la revue des écrivains de la Mauricie. Ce fut encore plus étonnant que d'être publiée par une revue anglophone.

Depuis, j'ai publié d'autres poèmes, et en anglais et en français, et l'aventure n'est pas finie. Mais c'est une aventure; sans un réviseur, je ne pourrai jamais être sûre de l'effet que je crée. Pour bien des idées, il va falloir que je reste fidèle à la langue anglaise. Quand je cède à la tentation de patauger à ma manière dans cette langue française sans merci, c'est un

peu aussi par curiosité. Je veux voir l'effet que des paroles choisies par moi peuvent avoir sur les francophones qui en sont les vrais propriétaires. C'est un exercice de tâtonnement dans le noir, un risque, une sortie faite dans un déguisement, mais au moins une sortie.

* * *

*DENDROPHILIE**

Dans le petit parc
devant le manoir de Tonnancour
le grand orme va mourir
mais dans la joie d'une journée de fête
les gens viennent
(est-ce qu'ils savent que je les regarde?)
embrasser le tronc de l'arbre.
Ils pressent leurs corps vivants
contre l'écorce du gigantesque organisme
comme s'ils voulaient lui communiquer leur énergie
ou partager ses dernières forces.
Des familles de cinq ou six
se donnent la main pour l'encercler
et le serrer entre elles
impudiquement.

Elles font ce que les promeneurs solitaires de nuit
n'osent jamais faire
(car je les observe aussi)
trouvant sans doute ce geste trop sensuel
trop abandonné
ou voyant en l'arbre malade
un symbole trop puissant.

* Déjà paru dans *En Vrac*, la revue des écrivains de la Mauricie.

PLONGÉE

J'écris dans une langue neuve
pour ceux qui ne me connaîtront pas
dans une langue où chaque parole
est la seule possible
et doit se tenir debout
au bord de l'insignifiance
avant de se plonger dans le désordre du langage
dans la cohue des signes
à la recherche
d'un sens.

Née en 1943, Judith Cowan enseigne la littérature anglaise au département des langues modernes de l'Université du Québec à Trois-Rivières.

